

The cover features a painting of a nude woman standing in shallow water, looking down. To her right is a large, textured, light-colored object, possibly a boat's hull. In the background, a red structure is visible on the left, and a hazy landscape with hills is seen under a pale sky. The overall style is impressionistic with visible brushstrokes.

Pierre Ahnne

J'AI DES BLANCS

roman

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

J'AI DES BLANCS

Mise en page : Mélanie Dufour
Illustration de couverture : © Aude Samama

© Les Impressions Nouvelles – 2015
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

Pierre Ahnne

J'AI DES BLANCS

roman

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Les gens sont énervants dans les transports en commun. Ils le sont partout mais dans les couloirs du métro, les escaliers roulants, les rames, les gens vont au bout de leurs possibilités en matière de comportements exaspérants. Le lundi matin on sort de chez soi, on prend le métro puis le RER, et des gens marchent d'un pas insuffisamment rapide au centre des couloirs, stationnent du côté gauche des marches dans les escaliers mécaniques, s'arrêtent pile devant les portiques pour chercher leurs titres de transport dans leurs sacs. Des gens se glissent dans les wagons sans attendre la descente complète des autres usagers et prennent le dernier siège restant. Des gens s'adosent à la barre au lieu de s'y tenir d'une seule main. L'autre lundi je monte dans un wagon, je cherche une barre à laquelle me

tenir, un type est adossé à la seule barre disponible. D'habitude en pareil cas je cherche un autre endroit où m'accrocher, j'abdique, cependant ce lundi-là je ne renonce pas, je glisse mes doigts dans le dos du type, et à force de petits mouvements nerveux je tâche de les insinuer entre la barre et lui. Il a un haut-le-corps et se retourne pour me fixer d'un air d'indignation. Je lâche cette barre, je vais en titubant me cramponner au loquet de la porte. Mais j'éprouve une certaine satisfaction à l'idée d'avoir bien démontré à ce type qu'il était vautré sur cette barre hors de tout bon droit. Ma leçon a porté, la preuve, il ne recommence pas tout de suite à s'y vautrer, il enroule son bras autour et s'y accole à demi, c'est déjà mieux.

J'ai bien repéré cette jeune femme avec son cartable sur les genoux. Elle a essayé de choisir un sac qui ressemble à un cartable le moins possible, un sac en cuir bordeaux, mou, à fermoir doré, seulement il en faut plus pour me donner le change. Je vois bien les dos rigides des manuels tendre le cuir mou, je devine sous le rabat les feutres rouges extra-fins. Cette jeune femme essaie de prendre l'air dégagé mais à tout moment son visage se fige, et semble se fermer tandis qu'elle se retire seule derrière ce visage avec l'idée qu'une demi-heure plus tard elle sera dans une salle avec trente préadolescents. Si les gens autour d'elle savaient ce qui lui

arrive dans cette salle avec ces ados. Mais ils ne le savent pas, le voisin de banquette de cette jeune femme, sa boulangère, sa marchande de fleurs, sa libraire qui lui conseille des romans sud-américains croient que vue de l'intérieur cette jeune femme est dense, ferme, d'un seul tenant, ils ne peuvent pas savoir qu'à heures fixes elle va s'enfermer dans des salles et s'y défaire devant des préados à qui elle révèle ne receler en fin de compte qu'un peu de substance friable. Cette jeune femme a le sentiment de mentir en permanence à ses commerçants, de même qu'à sa mère à ses jeunes enfants à son époux qui travaille dans une banque. La connaissance qu'elle a de sa vraie nature la rend humble et fragile chez la marchande de fleurs, ou au contraire impérieuse et mal embouchée. Je le vois bien sur le visage de cette jeune femme.

Beaucoup de gens sont descendus à la station précédente, je me suis assis sur un strapontin proche du sien. De temps à autre son menton fait saillie dans son visage ovale et je sais qu'elle est occupée à s'imaginer en train de contrôler la situation, pour une fois. Elle a longuement répété hier soir en esprit et prévu quelques déclarations cinglantes censées bloquer dès le début tout le processus menant à sa désagrégation, sachant bien qu'elle n'arrivera pas à prononcer ces déclarations, en tout cas pas comme il faudrait, pas de façon assez cin-

glante, au lieu de cingler ces déclarations se perdront dans le boucan général comme un vague brouillard. Alors elle laissera courir, elle assistera, avec une sorte de soulagement, à son délitement, elle se verra dépouillée rapidement de ses derniers bastions et exhibée dans sa pathétique évidence. Je connais cette jeune femme comme si je l'avais faite.

D'ailleurs elle m'a repéré aussi, à mon cartable. Un cartable qui ne ruse pas, franc, direct, à soufflets, d'accord il est vide mais ça elle ne peut pas le savoir. Je ne vais quand même pas alors que je suis en arrêt de travail traîner tous les jours dans le métro et le RER un cartable bourré de manuels et de notes, et d'un autre côté je ne vais pas non plus me balader en transports en commun à sept heures du matin les mains dans les poches, pour que les gens aillent en plus se demander ce que je fais là. Cette jeune femme ne me regarde pas pourtant je sens bien qu'elle sait que je sais pour le délitement, et quand elle échappe pour un instant à l'anticipation de sa mise à nu un frisson de complicité court sur son large visage pâle. Personne n'apercevrait ce frisson, mais je l'aperçois. Je souris intérieurement en hochant la tête comme le vieux sage dépositaire d'un savoir antique. M'amusant aussi à l'idée qu'à mon air et à mon cartable elle s'imagine que je me rends dans mon propre établissement pour y subir

mon délitement à moi, ce genre de petits plaisirs vaut bien qu'on prenne à sept heures du matin le RER alors qu'on est en arrêt de travail et qu'on pourrait parfaitement rester au lit.

Un type monte dans le RER et s'adosse à la porte entre cette jeune femme et moi. Incroyable cette propension des gens à s'adosser à tout support vertical qui se présente, on croirait qu'ils sont incapables de se tenir debout. Dans les transports en commun quand ils ne s'adossent pas aux barres c'est aux portes, ou alors ils se tiennent devant, le dos tourné à tout le wagon, profitant de la vitre pour y contempler leur reflet. Il faut les pousser pour descendre, ils disent oh pardon et regardent autour d'eux d'un air de surprise, découvrant avec étonnement l'existence du reste du monde.

Je reconnais tout de suite en ce type qui est venu se placer entre cette jeune femme et moi le genre de types qui restent à stationner devant les portes et par-dessus le marché organisent des activités pédagogiques. Parce que de ce dernier point de vue également je l'ai percé à jour, avec son sac à bretelle unique façon gibecière il croit ruser mais il ne me trompe pas. Et il ne trompe pas cette jeune femme non plus, il me la cache mais je devine qu'elle aussi l'a clairement identifié. Les types de ce genre sont nos ennemis, à nous gens du genre de cette jeune femme ou du mien. Ceux